

Les nombreuses vies *et* morts de Louise Brunet

FR

Qui était Louise Brunet et a-t-elle vraiment existé ?

Quelques lettres et documents officiels exhumés des archives du ministère français des Affaires étrangères à Paris et à Nantes indiquent qu'il y avait autrefois une jeune femme qui portait ce nom. Ces dossiers classés montrent que Louise Brunet était une personne qui s'était rebellée contre l'ordre établi et avait lutté pour une vie meilleure aux côtés des ouvriers de la soie de Lyon lors de la célèbre révolte des Canuts de 1834. Mais est-ce la même Louise que vous allez rencontrer ici ? Oui et non.

Oui, car vous allez découvrir les différents vestiges que nous avons rassemblés dans cette installation, qui se déploie sur tout l'étage, et qui évoquent la vie mouvementée d'une certaine Louise Brunet. Non, car comme vous allez vous en rendre compte, le monde est rempli d'innombrables Louise Brunet dont les histoires, jugées bien trop insignifiantes pour les grandes annales de l'Histoire, ont sombré dans l'oubli. Malgré les doutes qu'elles laissent subsister, les quelques preuves que vous allez maintenant examiner révèlent l'existence d'une multiplicité de Louise Brunet, dont quelques-unes seulement sont présentées ici.

Nos recherches sur Louise Brunet ont démarré suite à la lecture d'une lettre manuscrite en partie effacée datée du 9 mars 1840, que nous avons exhumée d'archives privées conservées par les descendants d'une importante dynastie de soyeux de Lyon. Louise, qui travaille à cette époque dans une fabrique de soie lyonnaise au Mont-Liban, l'envoie depuis Beyrouth à sa sœur qui vit dans la Drôme, au sud de Lyon. Comment cette lettre a-t-elle pu se retrouver dans ces archives et réapparaître près de 180 ans plus tard ? Cela reste un mystère.

Cette découverte a été plus tard confirmée par d'autres lettres personnelles, par des traces et des reliques perdues depuis longtemps, dont un bon nombre est présenté ici. Au fur et à mesure que notre enquête avançait, un fil conducteur a commencé à se dessiner et deux éléments particuliers sont apparus. Si les dates et les lieux de ces objets varient, ils incarnent tous, sous une forme tangible, l'existence d'une personne qui a cherché à se libérer des contraintes qui l'opprimaient. La deuxième spécificité que ces individus ont en commun, c'est qu'ils disparaissent presque toujours : ils s'évanouissent de l'existence dans des circonstances spectaculaires. Mais ce n'est pas tout. En scrutant l'ensemble des indices qui sont rassemblés ici, vous observerez que les luttes des individus, dans leurs situations apparemment sans rapport les uns avec les autres, sont indéniablement liées à leurs corps.

Racisé, sexualisé, colonisé ou épuisé par les structures de pouvoir injustes de leur époque, le corps de toutes ces personnes oubliées est le premier de nombreux seuil où les conflits font rage et se résolvent, où la maladie s'envenime et s'atténue, et où la vie dans toute sa complexité – du moins dans un certain sens – commence et s'achève. Au-delà de notions de race, de nationalité

ou de sexe, les vies fragiles mais résilientes qui sont apparues à mesure que nous examinions les documents que nous avons rassemblés, ressemblaient étrangement à la vie de notre propre Louise Brunet, à tel point que nous avons commencé à nous interroger. Et si Louise Brunet, la tisseuse de soie rebelle apparue en 1834 à Lyon, n'était qu'une des manifestations extérieures du même être qui continue d'apparaître sous différents déguisements physiques en des temps et en des lieux innombrables ? Se pourrait-il que cet être n'apparaisse dans l'histoire qu'à des moments charnières où il est appelé à jouer un certain rôle, puis qu'il s'en aille dans un autre temps et un autre lieu pour poursuivre la même éternelle bataille ?

Quand nous avons commencé à examiner cette hypothèse – que la plupart d'entre vous trouvera probablement folle – cette possibilité a commencé à faire sens. Les nombreuses vies et morts de Louise Brunet ont commencé à apparaître. Vous en rencontrerez quelques-unes ici, et aurez un aperçu de la manière dont elles se sont appuyées sur leur fragilité comme une forme génératrice de résistance. Mais notre enquête est loin d'être terminée. De nombreuses Louise Brunet attendent encore d'être révélées, y compris celle qui pourrait bien résider en nous-même : surgissant de temps en temps, nous regardant droit dans les yeux, puis semblant disparaître, tout en s'attardant sous la peau épaisse du temps, dormante sans avoir disparu, silencieuse mais jamais réduite au silence.

Sam Bardaouil et Till Fellrath

Les nombreuses vies et morts de Louise Brunet

FR

À la recherche de Louise

Dans chacune des existences de Louise Brunet apparaissent d'innombrables personnages qui cherchent à lui nuire. Louise évolue dans un monde où elle ne trouve pas sa place. Elle est libre, digne et audacieuse. Mais aux yeux du monde, elle passe pour inconsciente, arrogante et folle. Alors qu'elle est déterminée à tracer son propre chemin, le monde essaie de l'en empêcher par le mensonge. Il insiste pour qu'elle suive la direction indiquée par le doigt tendu. Louise refuse d'obéir.

Elle se lève et prend la parole. C'est ce doigt qui a dit aux savants que la terre était plate, qui a trahi le prophète rebelle dans le jardin, qui a forcé les opprimés à renoncer à leurs dieux et puni le garçon innocent de vouloir être une fille. Louise se bat et le monde se venge. Effrayés par la différence, les oppresseurs vont chercher les balles et le couteau. Ils menacent, mentent, prêchent et tuent. Le monde continue à pointer son doigt. Louise résiste. S'il lui arrive de trébucher, la justesse de ses convictions lui permet de continuer à avancer.

Les nombreuses vies *et* morts de Louise Brunet

FR

Corps fragiles

C'est une journée étouffante de la mi-juillet 1992. Louise Brunet est une présence effacée. Il est recroquevillé sur un lit qui n'est pas le sien, où il est allongé depuis plusieurs semaines : il s'affaiblit, ne mange pas et ne parle guère non plus. Un exemplaire de presse de son dernier livre, Mémoires qui sentent l'essence, est posé à côté de lui, ouvert à la dernière page. Quelques lignes sont soulignées d'un trait hésitant : « J'agite mes mains. Je disparaissais. Je disparaissais mais pas assez vite. »

Louise habite à New York depuis la fin des années 1970. Il s'impose rapidement comme un artiste visuel prolifique, un écrivain et un militant des droits des homosexuels. Son art audacieux et ses écrits critiques font entendre la voix de la communauté gay stigmatisée. À cette époque, New York attire une nuée d'artistes provocateurs, attirés par le mélange irrésistible des loyers bon marché, des grands espaces et le goût du risque qui règne à cette époque. Jeunes et affamés, ils s'immergent dans la ville, dans l'East Village en particulier. Au milieu des immeubles en ruine de ce qui est alors l'un des quartiers les plus dangereux de New York, ces marginaux créent un art nouveau qui fait écho au paysage culturel politiquement marqué de leur génération. Les artistes et les commissaires d'exposition transforment leurs appartements en espaces d'exposition où ils présentent des œuvres non conventionnelles, dans lesquelles la photographie, le collage, la sculpture bricolée, le graffiti et la performance jouent un rôle central. Parallèlement, la scène musicale regorge de nouvelles formes de musique, comme le punk et le hip-hop. Les fêtes sont légendaires. Pourtant, alors que ces âmes libres dansent toute la nuit, une ombre sinistre s'étend sur la ville.

L'épidémie de SIDA frappe durement New York. Des rumeurs à propos de ce qui est appelé une « peste gay » circulent dès 1981. Comme le SIDA fait d'abord son apparition parmi les populations considérées comme marginales – les travailleurs du sexe, les toxicomanes et les membres de la communauté queer – les réponses officielles à la maladie sont inégales et insuffisamment financées. Les forces conservatrices diabolisent les communautés les plus touchées par la maladie. En 1986, l'administration Reagan poursuit sa politique d'inaction et affirme encore que le VIH/SIDA touche presque exclusivement les hommes homosexuels et les consommateurs de drogue par voie intraveineuse.

Louise tousse. Il peine à respirer. L'image d'un garçon souriant portant une chemise à motifs et des bretelles lui revient en mémoire comme un flash-back. Louise avait utilisé cette image dans un collage photocopié qu'il avait créé deux ans plus tôt. Il se souvient du court texte qu'il avait écrit autour. Ses lèvres murmurent les mots sinistres de ce gribouillis illisible : « Un jour, ce gamin fera quelque chose qui amènera les hommes portant l'uniforme des prêtres et des rabbins, les hommes qui habitent certains bâtiments de pierre, à invoquer sa mort. » L'image est une photographie de Louise lorsqu'il était petit, et les mots parlent des désirs qu'il a découverts progressivement en lui – « placer son corps nu sur le corps nu d'un autre garçon... ».

Il est presque minuit à l'hôpital Saint-Vincent dans le Greenwich Village de New York – l'endroit où des jeunes de vingt ans viennent mourir. Louise souffre beaucoup. Son ami est resté éveillé à côté de lui toute la nuit, qui a commencé à se transformer un en petit matin tortueux. Il a peur de s'endormir et de ne pas être avec Louise au moment de sa mort. Il met le livre de côté, tamise la lumière de la lampe de chevet et se glisse à ses côtés dans le petit lit d'hôpital. Il lui dit qu'il sera là et qu'il s'assurera qu'il continue de respirer. Il lui promet que rien de grave ne lui arrivera pendant son sommeil. Finalement, Louise ferme les yeux.

** À la mémoire des artistes Nicolas Moufarrege (1947-1985), Rafael França (1957-1991), David Wojnarowicz (1954-1992) et de nombreux autres dont la vie a été interrompue par l'épidémie de SIDA.*

** Ce texte est inspiré par les témoignages du compte Instagram du Mémorial du Sida @theaidsmemorial.*

Les nombreuses vies *et* morts de Louise Brunet

FR

Peaux fragiles

C'est l'aube, le 1^{er} novembre 1894. Louise Brunet gravit la colline de Fourvière, surnommée « la colline qui prie ». Pieds nus et essoufflée, elle entend le bruit de la foule qui s'est rassemblée à sa poursuite. Elle court depuis la veille midi, après s'être échappée des bangars décrépits du Parc de la Tête d'Or où elle était contrainte de vivre depuis le printemps dernier.

Il y a moins d'un an, Louise vivait encore à Tèngeéj (l'ancien nom de Rufisque), dans la banlieue de Dakar. Ville portuaire prospère, la Tèngeéj que Louise a connue disparaît rapidement pour laisser place aux enceintes administratives des colonies françaises nouvellement fondées. Son père, un religieux musulman connu sous le nom de serini en wolof – la langue que parle Louise – lui racontait souvent des histoires du grand Lat Joor Ngoone Latiir Joop, le dernier souverain du royaume du Cayor vaincu par l'armée coloniale française le 6 octobre 1886.

Des souvenirs du pays lui reviennent. Neuf mois seulement se sont écoulés depuis que Louise a débarqué de L'Amazonie à Bordeaux. Le pénible voyage s'est déroulé depuis Porto-Novo, une ville nouvellement annexée à la colonie française du Dabomey. Au total, près de 200 personnes ont été « importées » de différentes villes d'Afrique de l'Ouest, du Centre et de l'Est. Seules 160 d'entre elles ont survécu.

Louise et des dizaines de Soudanais, de Daboméens et de Wolofs ont été amenés à Lyon pour occuper le village africain de l'Exposition universelle, internationale et coloniale de 1894. Présentée comme une exposition ethnographique scientifique, cet événement a ouvertement ignoré les origines, les histoires, les langues et les cultures propres à chacun des « indigènes », pour présenter un portrait colonial et essentialiste du continent africain. Jour après jour, pendant neuf longs mois, Louise est exposée, torse nu et vêtue d'accessoires qu'elle n'avait jamais portés auparavant. Elle est contrainte de jouer la comédie, se faisant passer pour l'épouse, la mère et la fille de personnes venant d'autres villes africaines, certaines situées à plus de 3 000 kilomètres de sa ville natale de Tèngeéj. Tous ces individus ont été « recrutés » par l'homme d'affaires et photographe raté Johannès Barbier, qui se présentait comme un ethnographe expert de l'Afrique. Il s'est fait connaître pour la première fois lorsque L'Illustration a publié plusieurs de ses photographies scandaleuses d'un massacre perpétré à Bakel en 1891. Dans ce qui était clairement une mise en scène fabriquée, les images montraient des combattants Toucouleurs décapités, n'ayant pas réussi à empêcher la prise de possession de leurs terres par la France.

Quelques jours avant la fin de l'Exposition universelle, internationale et coloniale, des rumeurs commencent à circuler dans le camp selon lesquelles Barbier – aidé de Clément Ulysse Pila, un notable négociant en soie et membre de la Chambre de commerce de Lyon qui avait organisé

les expositions coloniales – va déplacer l'exposition dans d'autres villes où des plans pour de futures éditions seraient en cours. Ne pouvant tolérer un jour d'humiliation supplémentaire, Louise s'échappe.

En gravisant les marches raides qui mènent à la célèbre basilique de la ville, elle prend soin de couvrir son visage sous un ample vêtement à capuche qu'elle a pris au camp. Elle tente désespérément de cacher ses mains nues, non par honte, mais parce qu'elle craint pour sa vie.

Louise ouvre les portes de la chapelle de la Vierge qui se dresse au sommet de cette colline depuis le XII^e siècle et qui reste, aujourd'hui encore, le cœur historique et religieux de ce sanctuaire. Les murs sont couverts d'ex-voto, de petites peintures laïques sur toile. Ce sont souvent des marques de gratitude, offertes par des fidèles que leurs saints ont sauvés de la mort, de la maladie ou de la guerre. L'un d'eux arrête Louise. La scène représentée montre un homme à la peau blanche, vêtu à l'européenne, entouré de trois personnages à la peau sombre. Une inscription indique : « À Marie, mère secourable. Mgr Collomb et ses missionnaires sauvés par sa protection de la fureur des sauvages. Calédonie, 19 juillet 1847. » À cet instant, tout le poids de l'histoire et de ses injustices pèse sur les épaules de Louise, qui se sent pour la première fois vaincue. Elle se dit : « Qui sont ces sauvages ? »

En marchant jusqu'au bord de la colline, elle profite de la vue panoramique sur la ville. La foule arrive peu après, mais il n'y a aucune trace de Louise. Ils crient : « La sorcière s'est fait disparaître. »

Le nom wolof de Louise demeure inconnu.

Les nombreuses vies *et* morts de Louise Brunet

FR

Héros fragiles

Il est neuf heures du matin, le 15 mai 1942. Louise Brunet attend sur le trottoir devant la maison où il vit depuis une vingtaine d'années. Sa femme, Mami, et leurs cinq enfants se tiennent aux côtés de Louise. À cinquante-cinq ans, Louise est un homme fier et indépendant, qui possède et exploite cinq serres sur un terrain de douze mille mètres carrés dans le comté d'Alameda, dans l'East Bay de San Francisco.

Kiyoshi Yukimura, ou M. Yuki comme l'appellent ses amis et voisins, est né en 1887 au 1344 Kearny Street, à la périphérie est du quartier chinois de San Francisco. Comme beaucoup d'immigrants japonais de première génération, les parents de Louise s'y étaient installés. Après le tremblement de terre de 1906, la famille a déménagé à Japantown, dans le quartier Western Addition de la ville.

Travailleur acharné, Louise avait ouvert sa première jardinerie à Post Street, l'artère principale de Japantown, 25 ans plus tôt. Cinq ans plus tard, tout juste marié et bientôt père, Louise achète la maison située un bloc plus à l'ouest, à Fillmore Street, où il vit avec sa famille depuis.

Bien que Louise se tienne à l'endroit où il commence normalement son trajet quotidien pour se rendre au travail, la destination du voyage du jour est incroyablement différente, presque surréaliste. Ses enfants sont serrés les uns contre les autres, blottis entre lui et sa femme. Trois valises sont posées entre leurs pieds qui s'agitent. Elles portent le nom de famille Yukimura écrit en lettres épaisses à la peinture blanche. De grandes étiquettes d'identification verticales sont accrochées au cou de chaque membre de la famille avec le même patronyme suivi d'un numéro d'identification : « Yukimura 1/6 », « Yukimura 2/6 », « Yukimura 3/6 » et ainsi de suite. Louise et sa famille font partie des dizaines de milliers de Japonais Américains relocalisés de force et incarcérés dans ce que le ministère américain de la Justice appelle avec euphémisme des « centres de relocalisation ». À la suite de l'attaque surprise de la base navale américaine de Pearl Harbor par l'aviation de la marine impériale japonaise le 7 décembre 1941, le président Franklin Roosevelt a émis l'ordre exécutif 9066 le 19 février 1942. Cet ordre autorisait l'« évacuation » forcée de toute personne considérée comme une menace pour la sécurité et ouvrait la voie à l'incarcération dans des camps d'internement militarisés de presque tous les Américains d'origine japonaise pour la durée de la guerre. Les deux tiers des détenus sont des citoyens américains qui sont nés aux États-Unis et ont vécu dans ce pays toute leur vie. Louise, et sa famille en font partie.

Louise entend le tromblement familier d'un moteur de bus venant du coin de la rue. Une de ses mains se pose doucement sur l'épaule de sa plus jeune fille. Elle lève les yeux vers lui et murmure : « Le bus arrive », en le tenant par la taille. « Il arrive. Il arrive », répond Louise en lui tapotant gentiment la tête. De son autre main, il serre fermement la sangle du grand sac qu'il porte sur son épaule droite.

Louise s'est réveillé tôt ce matin. Il voulait être sûr de ne pas laisser certaines choses derrière lui, en particulier les objets que ses parents avaient rapportés de leur ville natale de Yokohama. L'un d'eux a une place particulière dans le cœur de Louise : une armure de samouraï qui appartenait à son arrière-arrière-grand-père. Louise en a porté une partie le jour de son mariage. « C'est le gusoku que je portais le 8 juillet 1853, le jour où le Japon a changé pour toujours » lui racontait son père quand il était enfant. Il faisait référence au jour où le contre-amiral américain Matthew Perry a commandé quatre navires de guerre dans la baie d'Edo, au Japon, marquant le début de l'ouverture forcée de l'empire japonais au commerce extérieur. « Notre terre, notre époque, notre voie », c'est ce que son père avait l'habitude de déclarer lors des réunions de famille. Louise n'avait jamais pleinement saisi le sens de ces mots jusqu'à ce matin-là, alors qu'il se tenait sur le trottoir, attendant sa relocalisation forcée avec sa famille.

La famille monte dans le bus. Dix heures plus tard, elle se retrouve près de 600 kilomètres plus loin, à Manzanar – l'un des dix camps d'internement du continent situé au pied des montagnes de la Sierra Nevada, dans la vallée d'Owens, en Californie. En sortant du bus, le fils aîné de Louise refuse de descendre. Cet acte de désobéissance est le premier d'une longue série qui aboutira au soulèvement de Manzanar les 5 et 6 décembre 1942. Pour réprimer l'insurrection, la police militaire américaine tirera sur la foule, tuant sur le coup Louise et son fils de 17 ans. Certains diront les avoir entendus crier « Notre terre, notre temps, notre voie ». D'autres diront avoir retrouvé l'armure de samouraï ensanglantée de Louise sur le sol. Mais cela ne se produira que sept mois plus tard. Pour l'heure, l'armure est soigneusement rangée dans le sac de Louise.

Les nombreuses vies *et* morts de Louise Brunet

FR

Représentations fragiles

Louise ressent une douleur aiguë et soudaine à la jambe droite. Partie de la plante du pied, elle a atteint le genou puis a progressé le long de la colonne vertébrale. Les douleurs se sont exacerbées au cours des quatre derniers jours qu'elle a passés assise pour le nouveau tableau de M. Boulanger. Elle serre le poing et tente désespérément de garder la pose que l'artiste lui demande de conserver depuis trois heures.

Elle sourit alors que ses genoux tremblent sous elle. Mais Rose, comme l'appellent les peintres qui l'emploient, est déterminée à ne pas révéler sa faiblesse physique. Comment le pourrait-elle, alors que son corps est son principal moyen de subsistance depuis plus de trente ans ?

Louise a commencé à poser à l'âge de seize ans, principalement comme modèle vivant pour les cours de peinture de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. Cependant, ce n'est qu'en 1824 qu'elle est sollicitée par des artistes plus importants pour des tableaux nécessitant des jours, voire des semaines de travail. Cette année-là, Eugène Delacroix présente pour la première fois au public le tableau qu'il a fait d'elle. Il l'a intitulé Mademoiselle Rose, d'après son prénom. La peinture a demandé une semaine entière de travail. Pas une seule fois le corps de Louise n'a faibli. Delacroix ne lui a pas adressé la parole, sauf pour lui donner des instructions sur la façon de poser. Le dernier jour, alors qu'il apportait les touches finales au tableau, Delacroix s'est tourné vers elle. « Comment vous appelle-t-on ? », lui a-t-il demandé. « Rose », a répondu Louise. Et c'est tout. Delacroix a demandé à Louise de poser pour lui à plusieurs reprises par la suite, mais c'était un homme de peu de mots.

Aujourd'hui, la situation est tout à fait différente avec monsieur Boulanger qui est content de parler de toutes sortes de choses. Cherchant à oublier ses douleurs, Louise se perd dans ses pensées. Elle entend la voix de Boulanger parler du dîner de la veille avec Victor Hugo, l'empêchant de se déconnecter. Elle ferme les yeux et pense aux détails d'un tableau sur lequel elle a travaillé récemment. Peu de gens savent, et certainement pas M. Boulanger, que Louise est elle-même une peintre accomplie. Il y a plusieurs années, alors que sa carrière de modèle était à son apogée, elle a investi une bonne partie de l'argent qu'elle avait économisé dans l'un des rares cours permettant aux femmes de peindre à partir de modèles vivants. Cela lui a permis d'acquérir d'innombrables connaissances sur la représentation des proportions et des mouvements du corps. Louise avait même réussi, sous un pseudonyme bien sûr, à exposer certaines de ses toiles au Salon annuel de Paris organisé par l'École nationale supérieure des Beaux-Arts. Son Portrait d'une jeune fille a même été loué par plusieurs critiques. Boulanger lui n'avait pas été reçu au Salon. Dans un monde plus juste, Louise aurait été l'artiste debout derrière le chevalet tandis que Boulanger serait assis devant elle, tremblant de douleur.

L'idée que Boulanger lui serve de modèle fait naître un sourire sur le visage de Louise. « Non, non, non », s'emporte Boulanger. Il prend un voile dans une malle d'accessoires qui se

trouve à côté de lui, le lance vers Louise et lui demande de le tenir devant son visage. « C'est un tableau représentant une femme dans un harem, explique-t-il, et donc, comme le veut la tradition dans tous les pays orientaux, il faut se couvrir le visage. » Les idées de Boulanger sur ce qu'on appelle l'Orient sont en accord avec l'esprit du temps. Ses tableaux, comme ceux de Delacroix, le premier mécène de Gérôme et de Louise, prétendent montrer un aperçu authentique d'un lieu et de ses habitants. Ils dépeignent une culture exotique et, par conséquent, racisée et souvent sexualisée, venue d'un lieu lointain où les femmes sont soumises et pourtant émoustillantes.

Louise obtempère d'abord et tient le voile devant son visage, la tête légèrement inclinée vers le bas. À ce moment-là, sa douleur est insupportable. Elle laisse tomber ses bras, lève la tête et tente de se calmer en inspirant et en expirant lentement. « Je t'ai dit de couvrir ton vilain visage », hurle Boulanger. Louise sent le sang affluer dans ses veines. La colère semble être le seul sentiment qui l'emporte sur sa douleur. « Je m'appelle Rose. Je peins aussi », dit-elle avec un calme surgit de nulle part. Elle quitte alors l'atelier : loin de Boulanger, de Delacroix, d'un monde dominé par les hommes, des vingt-cinq dernières années de sa vie, de son corps vieillissant et de toutes les fausses images dans lesquelles il est apparu. C'était il y a 173 ans. De nombreuses images sont encore trompeuses, de nombreux noms sont encore découverts. Louise continue sa route.

Les nombreuses vies *et* morts de Louise Brunet

FR

Désirs fragiles

À onze ans, Louise Brunet est déjà en conflit avec le monde et la perspective de la célébration solennelle du jour n'aide pas. Ce matin, sa mère les a réveillés, elle et ses trois frères et sœurs, à six heures. Toutes et tous portent leurs vêtements du dimanche et doivent être à l'église dès 8 heures du matin pour se présenter au recteur. Toute la famille doit être consacrée à la Vierge Marie, une tradition familiale qui existe depuis des générations.

Mais Louise ne comprend pas pourquoi les gens doivent continuer à faire certaines choses aveuglément simplement parce que d'autres les font depuis des années. Pourquoi doit-elle porter cette robe rose que sa mère a choisie pour elle ? Et surtout, pourquoi ne peut-elle pas être celle qui s'agenouille au premier rang à côté de son père, à la place de ses deux frères ?

Louise avance lentement et sa mère essaie de la faire reculer. Louise se moque d'elle et refuse de bouger. Son père, conscient du désordre qui s'annonce, l'avertit de bien se tenir. Louise, poussée par un sentiment d'injustice, commence à émettre de petits gémissements qui se transforment rapidement en une véritable crise de colère. Comme cela arrive souvent, la journée se termine dans les larmes – un nouvel embarras pour la famille causé par Louise. Les choses ne vont pas s'arranger, du moins pas avant de nombreuses années.

À l'adolescence, Louise se sent très différente. Elle sait qu'elle est attirée par les filles, mais ne connaît pas les mots justes ou comment les prononcer à haute-voix. À l'âge de 20 ans, elle s'est éloignée de beaucoup de ses proches, mais refuse de se laisser entabir par la honte. Elle ne dissimulera pas ses désirs. La douleur et la colère qui font rage en elle seront les forces qui pousseront Louise à changer de vie. Un matin, après quelques années passées à travailler dans des filatures, elle s'en va tout simplement. Au cours des quatre décennies suivantes, on sait peu de choses sur les endroits que Louise fréquente, les professions qu'elle exerce ou les nombreuses amantes qu'elle rencontre.

Louise a 51 ans. Elle refait surface à Paris, juste en face de la Place Blanche et non loin du tristement célèbre Moulin Rouge. C'est l'apogée des années rouges de Pigalle. Les lesbiennes, les gays, les bisexuels et les transsexuels de Paris se taillent un espace dans l'ombre de Montmartre. Seules quelques femmes propriétaires cultivent une clientèle presque exclusivement féminine et lesbienne, dont Louise fait partie. Connue sous le nom de Madame Palmyre, elle dirige une brasserie populaire appelée La Souris, l'un des bars lesbiens notables de Pigalle. Chaque soir, elle trône derrière son comptoir, son petit bouledogue Bouboule perché juste à côté d'elle.

Ce soir, Louise se sent particulièrement insouciant. La Souris a été incluse dans le Guide des Plaisirs à Paris. Elle tend un exemplaire de la brochure à une brune fouguese, une habituée de son bar, et lui demande de la lire à haute voix. Elle commence : « La Souris avec ses petites salles basses et ses rideaux rouges évoque l'aspect d'un boudoir féminin. Pourtant, il

s'agit plutôt d'une brasserie pour femmes. Au Rat Mort ou à l'Abbaye de Thélème, les dames cherchent des hommes. Ici, elles se cherchent entre elles. Le soir, on y rencontre rarement un représentant du sexe fort. Au contraire, les femmes masculines, maîtresses de salon, dînent seules à de petites tables et s'offrent cigarettes, bonbons et baisers. » « Vous avez entendu ça, ma thèière ? » crie Louise à travers la pièce à Henri Toulouse-Lautrec, occupé à dessiner Louise et sa compagnie. Il hoche la tête en signe de reconnaissance, un crayon entre les dents, ses doigts barbouillant son papier.

Pour la première fois depuis de nombreuses années, Louise est comblée par un sentiment de quiétude que l'on ne ressent que lorsqu'on peut enfin s'allonger après une longue journée de dur labeur. Elle repense à cet épisode matinal à l'église, qui, d'une certaine manière, n'a plus d'importance. Une famille ne se résume pas à une mère, un père et des enfants. La porte s'ouvre et un homme et une femme entrent, ne se sentant manifestement pas à leur place. Louise se tourne vers eux. La femme porte une longue robe de soie rose. « Quelle belle tenue ! », lance Louise, sa voix rauque et profonde résonnant à travers le couloir. « Entrez, on mord peut-être, mais c'est la maison qui régale ! »

Les nombreuses vies *et* morts de Louise Brunet

FR

Travaux fragiles

Louise Brunet n'a que dix-huit ans lorsqu'elle est recrutée à sa sortie de prison, dans la Drôme au sud de Lyon, par un homme de main du grand marchand de soie Nicolas Portalis. Par un matin glacial de 1839, n'ayant guère le choix, elle embarque à Marseille sur l'Héliopolis pour tenter sa chance au Liban.

Dix-huit autres femmes se joignent à elle, toutes à la recherche de la vie meilleure que leur promet ce marchand dont la réputation n'est plus à faire. Au grand dam du recruteur de Portalis, certaines sont venues avec leurs enfants. Ce coût supplémentaire, non comptabilisé, deviendra un motif de discorde financière quelques mois plus tard.

Portalis a récemment eu l'idée d'« importer » des fileuses expérimentées pour lancer son entreprise : une grande fabrique de soie dans le village de Btetir au Mont-Liban. Lyon est un vivier idéal pour cette main-d'œuvre qualifiée, mais la tradition de révolte de la ville ne lui facilitera pas la tâche. En avril 1834, dans l'espoir d'améliorer leurs conditions de vie, les ouvriers de la soie lyonnais – les canuts – avaient semé le chaos dans la capitale des Gaules lors de la deuxième révolte des canuts. Les troubles civils avaient pris une telle ampleur que l'État français avait été contraint d'intervenir, envoyant des troupes armées depuis Paris pour rétablir l'ordre, ce qui avait déjà été fait en 1831 et se produirait à nouveau en 1848. La maison Brunet – construite par un filateur, très probablement apparenté à Louise, pour loger ses ouvriers – était devenue un bastion pour les canuts. La révolte avait finalement été réprimée par la force. Louise Brunet avait été emprisonnée avec plus de 10 000 autres participants à la révolte. Cependant, comme le montre son histoire, la graine de sa détermination contre l'ordre établi était profondément enracinée en elle.

Pendant leur voyage vers le Liban, le capitaine fait sournoisement comprendre à Louise et aux autres fileuses qu'il ne veut plus les livrer à Portalis. Louise n'a d'autre choix que de se soumettre sexuellement à lui pour arriver à destination.

Quelques mois plus tard, elle écrit à sa sœur pour lui raconter l'enfer de son quotidien. « C'est une bénédiction que certaines de ces femmes aient succombé à la pandémie de choléra qui s'est abattue sur Beyrouth à notre arrivée », se désole-t-elle. Elle explique à sa sœur comment elle a appris aux jeunes Libanaises à ne pas mettre leur santé en danger dans les filatures. Beaucoup de ces femmes sont en réalité des enfants de six ans. Elles ont été recrutées dans des orphelinats jésuites et lazaristes financés par les riches marchands de soie lyonnais qui possèdent les usines. Les plus célèbres d'entre elles sont les filatures de Mourgue d'Algue à 'Ayn Hamadé ainsi que Palluat et Testenoire et Cie à Al Qrayyé – qui seront rachetées par Veuve Guérin et Fils. Ces dernières, dont les usines sont les plus importantes, avec 558 bassins répartis sur quatre bâtiments, sont devenues tristement célèbres pour leur collaboration avec les sœurs des Filles de la Charité.

Les conditions de travail sont si mauvaises que Louise fomenté une révolution avec certaines de ses camarades et finit par s'enfuir. Elle est capturée et se retrouve encore une fois emprisonnée. Le nom de Louise apparaît à nouveau dans une lettre adressée par Portalis à Nicolas Prosper Bourée, le nouveau consul général de France à Beyrouth. Dans cette lettre, Portalis refuse de financer son expatriation. Dans un passage ambigu de cette correspondance – qui se trouve dans les archives classées du ministère français des Affaires étrangères sous le numéro de dossier 92PO_A_28 – Clément Drezeton, l'homme fort de Portalis, propose de payer le voyage de Louise vers l'île voisine de Chypre, mais refuse de financer ses déplacements ultérieurs. Après cette lettre, Louise disparaît. L'image de la jeune femme résistante dans l'âme, plongeant chaque jour ses mains habiles dans des produits chimiques bouillonnants pour en extraire de fins fils de soie, continue de nous hanter. Près de deux cents ans plus tard, n'est-il pas imaginable que les Louise Brunet du monde entier continuent d'être épuisées par les structures économiques injustes qui les exploitent ?

Les nombreuses vies *et* morts de Louise Brunet

FR

Attentes fragiles

Les rues du quartier portuaire de Beyrouth bourdonnent d'excitation, en particulier près des docks où une foule s'est rassemblée dès le petit matin. Il n'y a rien de surprenant à ce que ce vieux quartier de la ville bouillonne à cette heure de la journée. Pourtant, il y a quelque chose dans cette atmosphère frénétique qui se distingue de l'agitation quotidienne habituelle.

Nous sommes le 16 août 1860. Louise Brunet s'appuie contre un vieux mur dans la cour de la manufacture de soie où elle travaille depuis quatre ans. Un groupe de ses collègues fileuses s'est rendu plus tôt au port, mais elle ne les a pas suivies, en proie à une hésitation qu'elle ne s'explique pas complètement... Le directeur de l'usine leur a même donné la permission exceptionnelle de quitter leurs bassines et de participer à la fanfare du jour. Une importante flotte navale arrivera dans l'heure, envoyée par les Français afin de réprimer les hostilités qui ont éclaté en mai dernier entre les Druzes et les Chrétiens de la région.

En annonçant cette permission spéciale, le contremaître a affirmé que « c'est un grand jour pour les indigènes de ce pays et pour la France ». Louise essaie encore de saisir le sens de cette déclaration absurde. Compte tenu des événements récents, elle comprend que certains puissent penser que les chrétiens locaux ont besoin de protection. Mais courent-ils un tel risque que la France doive intervenir avec 6 000 soldats ? Ou bien la France voit-elle, dans ces affrontements, une occasion de sauvegarder ses intérêts économiques et de maintenir sa domination sur l'industrie locale de la soie ? Au cours des dernières années, la soie grège est devenue une marchandise de plus en plus lucrative sur le marché mondial. Elle représente près de 60 % des exportations totales du port de Beyrouth, par ailleurs d'importance secondaire. Les mûriers, source d'alimentation privilégiée des vers à soie, ont depuis longtemps remplacé les grains et les céréales qui faisaient autrefois la fierté des agriculteurs du Mont-Liban, y compris ceux de la famille de Louise. La demande de cocons de vers à soie par les marchands français, pour la plupart installés à Lyon, a tellement augmenté en l'espace de quelques années que les mûriers occupent près de 80 % des terres cultivées.

Louise décide finalement de se rendre sur le front de mer. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'un général conduit une puissante flotte de guerre dans un si petit port. En descendant la rue principale, qui est habituellement animée par les boutiques, les échoppes de courtiers, les voitures de colporteurs et les vendeurs de rue, Louise constate qu'elle est étrangement vide. Elle entend cependant les acclamations de la foule au loin et presse alors le pas. Arrivée au bout de la rue, son cœur bat un peu plus fort tandis qu'elle dépasse les dernières maisons et que ses pieds touchent finalement le sable. La scène qu'elle découvre est spectaculaire : le général Charles-Marie-Napoléon de Beaufort d'Hautpoul est juché sur son cheval blanc. Le bras tendu en avant, ses mains gantées de blanc brillent au soleil tandis qu'il traverse lentement une foule éblouie, suivi par une longue colonne de soldats.

Napoléon III s'est adressé en personne à ces militaires à leur départ de Marseille : « Partout où l'on voit passer le drapeau français, les nations savent qu'une grande cause le précède, et qu'un grand peuple le suit. » Louise remarque le drapeau tricolore qui flotte au-dessus de la foule. Des femmes se jettent aux pieds du général et tendent leurs bébés vers lui comme pour demander sa bénédiction. « Est-ce un soldat ou un prophète ? », s'interroge Louise, incrédule. Cette image restera à jamais gravée dans sa mémoire.

Une délégation de familles de l'élite beyrouthine – les Khazen, les Sursock, les Boussoulas et d'autres encore qui ont fait fortune dans le commerce de la soie – observe le spectacle de loin. Louise repère son employeur parmi ces propriétaires de manufactures dont beaucoup sont français et la plupart lyonnais. Elle aperçoit aussi les frères Portalis, propriétaires des manufactures de Bteietter, monsieur Figon et sa femme originaires de Palluat et Testenoire à Ain Hamadeh, et monsieur Croizat, le courtier de la famille Guérin. Leur visage et leur nom sont connus de tous les ouvriers de l'usine. Pourtant, Louise est certaine que si elle les reconnaît tous, ils ne se souviennent probablement ni d'elle, ni de son nom : Mabboubeh, qui signifie « l'aimée » en arabe. L'idée d'être aussi anonyme et insignifiante à leurs yeux la rend à la fois furieuse et désespérée.

L'indignation de Louise en ce jour peut paraître irrationnelle, voire infondée. Mais quelques années plus tard, d'autres ressentiront la même rage et le même désespoir qu'elle. L'ensemble de la population partagera son désespoir lorsque la grande famine frappera pendant la Seconde Guerre mondiale et que des centaines de milliers de personnes périront de faim, n'ayant rien d'autre à manger que les feuilles des mûriers. Ils comprendront sa rage en entendant Louis Pradel, président de la Chambre de commerce de Lyon, déclarer : « ... ici à Lyon, le Liban est considéré comme une colonie. » La Chambre de commerce de Lyon rassemblera plus d'un million de francs en 1920 pour soutenir le mandat français au Liban, qui durera jusqu'en 1943. Elle accueillera le général Gouraud, premier haut-commissaire de France, qui déclarera la fondation du Grand Liban le 1er septembre 1920. Dans son discours, il ne manquera pas de louer l'importance du port de cette nation naissante. Bien des années plus tard, les Français reviendront à Beyrouth après qu'une terrible explosion a frappé ce même port, là où Louise Brunet se tient aujourd'hui, témoin de l'histoire en train de se faire. Mais cela se produira dans un avenir lointain et d'autres Louise en seront témoins.

Louise sent que quelqu'un l'attrape par le bras, l'arrachant à ses rêveries. Elle se retourne. C'est son amie de l'usine, Amal, dont le nom signifie espoir en arabe. « Te voilà, dit-elle, nous t'attendions ». Louise feint l'excitation et Amal la tire par la manche : « Suis-moi. Nous aurons une meilleure vue de l'autre côté. » Louise disparaît dans la scène fiévreuse tandis que la foule acclame : « Les Français sont venus nous sauver ! ».